Nouvelle forme de communauté orthodoxe

L'ECOF

Préambule :

Lorsque Nicolas Kazarian m'a demandé d'intervenir dans cette enceinte de l'ITO St Serge pour évoquer quelques aspects de l'ECOF, j'ai été saisi, me demandant si le ciel ne m'était pas tombé sur la tête, tant le simple fait de nommer l'ECOF relevait jusqu'à présent à mes yeux d'un tabou dans les églises orthodoxes canoniques; alors en parler depuis cette chaire relève, à mes yeux, d'une véritable révolution culturelle.

Je ne suis sans doute, pas le mieux placé pour en parler, car je n'ai rencontré l'ECOF que vers 1980 et que je n'ai vécu personnellement l'histoire que depuis cette date ; les pages précédentes de cette histoire m'ont été contées.

Le sujet est très sensible et j'ai l'impression de marcher sur des œufs, d'autant que nombre des acteurs qui ont vécu les péripéties de l'ECOF, même s'ils sont âgés sont pour un bon nombre toujours vivants et les passions autant familiales que ecclésiales ne sont pas forcément retombées (certaines interventions au cours d'un récent colloque sur les travaux de Maxime Kovalevsky, en sont une belle illustration).

Je vais faire de mon mieux pour vous restituer ce que je sais et surtout tenter de répondre à la question posée : qu'est-ce qui caractérise cette communauté ecclésiale et qu'est-ce qui explique son essor impressionnant. Pour ce qui est des détails de l'histoire je vous renvoie au livre de Maxime Kovalevsky qui, peu de temps avant sa mort, a pris la peine de raconter les diverses péripéties de l'ECOF dans son ouvrage : « ORTHODOXIE ET OCCIDENT ».

Si on regarde les éléments de cette tranche d'histoire, on peut dire que ce qui est central dans le cheminement de l'ECOF est de considérer que le moteur de tout le reste, c'est : la **pastorale**. C'est ce que je vais tenter de démontrer dans mon exposé que j'ai structuré en 3 parties :

1) Le point de départ
2) Les péripéties
3) Et aujourd'hui

I Le point de départ

Le point de départ c'est l'arrivée de la vague d'émigration russe dans les années 20 du siècle dernier. Certains de ces nouveaux arrivants, très cultivés, sont habités par cette conviction que cet événement historique et Providentiel a essentiellement pour but de faire redécouvrir aux Occidentaux leurs racines chrétiennes initiales avant que celles-ci aient été polluées par les dérives de la fin du Moyen Age, dérives qui ont généré la Réforme puis la Contre Réforme et aussi le piétisme du XIXème siècle.

Et c'est la naissance de la confrérie St Photius, créée en 1925 par des laïcs actifs, en particulier les frères Kovalevsky, et dont je rappelle ici le manifeste fondateur :

« Nous proclamons et confessons que l'Eglise orthodoxe est dans son essence, la vraie Eglise du Christ ; qu'elle n'est pas seulement orientale mais qu'elle est l'Eglise de tous les peuples de la terre, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud ; que chaque peuple a son droit personnel dans l'Eglise Orthodoxe, sa constitution canonique autocéphale, la sauvegarde de ses coutumes, ses rites, sa langue liturgique. Unies dans les dogmes et les principes canoniques, les Eglises épousent le peuple de Dieu.

Nous nous opposons à toute tentative, que nous condamnons :

- *De limiter l'Eglise orthodoxe,*
- *De séparer les Eglises les unes des autres,*
- *De soumettre une Eglise à une autre plus puissante,*

Nous confessons l'unité dans la multiplicité et la liberté, au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, Amen. » [1]

Ce manifeste exprime implicitement la priorité de la pastorale dans la vie de l'Eglise pour les membres de cette confrérie. C'est aussi la période (1924/1925) où, avec le soutien financier de l'YMCA, est créé l'Institut St Serge. Il y a donc une richesse extraordinaire de théologiens, de liturges, de chantres russes. Et un foisonnement d'une grande puissance après les traumatismes de l'après-guerre et de la révolution soviétique. Ces notions sont bien connues, je ne m'y attarde pas.

Ce qui caractérise la démarche et la motivation des frères Maxime et Eugraph Kovalevsky, c'est leur désir de connaître la terre où la Providence les a conduit. Ce qui les amène à visiter et s'imprégner des offices monastiques bénédictins en faisant un tour de France des monastères et des paroisses, lisant le bréviaire, en gardant toujours le discernement entre ce qui est dogmatiquement incontestable et ce qui est le fruit de rajouts dogmatiquement erronés. Ces rajouts étant eux-mêmes le résultat de traditions avec un petit « t » que toutes les Eglises ont à combattre, qui constituent des gangues endémiques et qui ont besoin de subir le baptême du feu. Le jeune Eugraph a écrit dans son journal à cette époque : « j'apprenais la messe romaine par cœur, j'assistais aux cérémonies, je lisais le bréviaire, je laissais le latin pénétrer

[1] On pourra se reporter à l'intervention de Père Noël Tanazacq pour l'Université d'été 2013 de la Métropole Roumaine qui traite de la confrérie St Photius : http://dl.free.fr/rrcYev2wf

mon âme. Souvent l'Orient était si fort que j'étais contraint de lutter psychologiquement avec moi-même, car pour aimer quelque chose, il faut renoncer à autre chose. On lit dans la Genèse : « l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. » Je devais abandonner mon père et ma mère pour aller vers le rite occidental »[2].

Ce travail d'exploration constitue donc la tâche préparatoire à l'action pastorale, à laquelle se sont attelés les frères Kovalevsky. Et c'est donc très naturellement que s'est produite, par l'entremise du Père Lev Gillet, la rencontre avec Mgr Irénée Winnaert qui, en tant que occidental et lui-même en désaccord avec les orientations de l'Eglise de Rome, était en recherche pour lui et ses fidèles de la nourriture spirituelle juste/orthodoxe, sans pour autant changer de culture.

Ce sont les fidèles, eux encore, qui confirment et soutiennent ce cheminement, qui conduit à ces rencontres, à l'ordination à la prêtrise de Père Eugraph au moment de la naissance au ciel de Mgr Irénée. Les rebondissements sont nombreux et largement exposés dans les ouvrages qui racontent ces pages d'histoire où se mêlent la fougue des jeunes serviteurs de l'Eglise et les rencontres providentielles, mais où le fil directeur est toujours le service des fidèles et la meilleure façon de transmettre le message évangélique ; la pastorale, donc.

La dimension hautement symbolique de cette rencontre entre Père Eugraph et Mgr Irénée Winnaert n'a pas échappé aux fidèles. Elle marque, en effet, la rencontre entre l'Orient que représentent Père Eugraph et sa communauté et l'Occident que représentent Mgr Irénée Winnaert et sa communauté. L'un ne peut agir sans l'autre. La vie de l'ECOF a été fortement marquée par cet événement et la solennité très particulière donnée à la fête de la Sainte Rencontre en est le signe tangible ; on relira avec intérêt l'homélie prononcée par Père Eugraph lors de cette fête pour l'anniversaire des 20 ans de cette rencontre[3].

II Les péripéties

Puis les événements se succèdent. En 1939, dans ses correspondances avec la confrérie St Photius, le Patriarche de Moscou qui suit de près le cheminement de la communauté occidentale utilise le terme de « Mission » marquant ainsi l'objectif assigné aux communautés paroissiales naissantes[4]. Là encore, nous voyons bien que la priorité est donnée à la pastorale.

Puis c'est la guerre, la dispersion et le retour de captivité pour les uns et les autres.

Alors débute le travail liturgique qui donnera lieu à tant de controverses, de conflits passionnés sur le contenu, le vocabulaire, les gestes et les vêtements. Les tensions n'ont pas fini de rebondir encore aujourd'hui. Maxime Kovalevsky écrit à ce sujet : « Il s'agit de la résurgence d'une tradition latente de l'Eglise indivise qui, à partir des premiers évêques de la

[2] O et O, p 62
[3] Homélies F1, Archiprêtre E. Kovalevsky, p27
[4] O et O, p 82

Gaule et à travers certains courants liturgiques (monastiques et autres) a été providentiellement fécondée par la rencontre avec la tradition orthodoxe. »[5].

Il est clair, si on recherche avec un peu de sérénité les motivations de ceux qui ont travaillé sur ces sujets, que la pastorale était au cœur de leurs réflexions. Comment permettre à chaque fidèle, en tant que corps, âme et esprit, de vivre sa prière, de proclamer la louange, quelles que soient son origine, sa race, sa culture, en faisant de la différence occasion d'enrichissement et non occasion de domination ou satisfaction d'un plaisir momentané devant un folklore de qualité.

Père Eugraph et son frère Maxime ont fait un travail considérable d'exploration, de compilation de ce qu'ils trouvaient dans la richesse liturgique locale, tout en étant, eux-mêmes, imprégnés de l'immense culture liturgique slave qui était la leur et du typicon qui les nourrissait depuis leur plus tendre enfance, avec le souci de donner aux fidèles même isolés, l'accessibilité à la célébration des heures même sans clercs. Et ce travail se réalisait en même temps qu'ils assimilaient l'enseignement du Père Marcel Jousse en ce qui concerne la manducation de la parole. Ce dernier mettait en mot ce qui était déjà une pratique dans la liturgie orthodoxe. Et si la liturgie est à ce point centrale pour la pastorale, c'est que, comme le rappelait Maxime : « l'enseignement par la liturgie est assimilable, mémorisable et transmissible oralement grâce à la spécificité de l'art liturgique qui pour parvenir à ces fins, utilise un certain *formulisme*, selon l'expression de Jousse. »[6]

Et la réponse à ce travail des frères Kovalevsky s'exprime par le fait que nombreux sont les fidèles qui sont touchés par une liturgie qui leur permet de prier dans leur culture. Cette expérience qui est aussi bien physique, affective que spirituelle est alors indélébile. Ce qui est une évidence pour les chrétiens de l'Orient devient une redécouverte fulgurante pour les Occidentaux qui étaient écartelés entre le piétisme du XIXème siècle et la sécheresse des nouveaux rites latins, et ce, sans abandonner pour autant leur culture.

Le travail comme liturge est donc bien au cœur de la pastorale. Maxime dans ses enseignements insistait énormément sur ce qu'il appelait la tri-partition, c'est-à-dire la distinction des rôles respectifs du clergé, du chœur et de l'assemblée des fidèles, qui échangent dans une harmonie parfaite pour participer avec les anges à ce spectacle grandiose qui a pour seul spectateur, Dieu Lui-même.

Sur le plan ecclésial, l'ECOF a eu à vivre cette position particulièrement inconfortable d'être rejetée par les (certains) orthodoxes d'origine slave ou byzantine qui identifient Orthodoxie avec l'Orient et par l'Eglise de Rome dont une grande part des membres de l'ECOF sont issus. Par son existence même l'ECOF met le doigt sur les disfonctionnements de l'Eglise de Rome et dérange. Ainsi et à titre d'exemple, le mariage des prêtres ou l'élection des évêques ou la communion des jeunes baptisés interpelle les fidèles de l'Eglise de Rome et crée des tensions qui sont répercutées davantage sur les occidentaux orthodoxes de l'ECOF, que sur les orientaux car ces derniers constituent des communautés « autres, étrangères… ».

[5] Retrouver la source oubliée p29
[6] O et O p117

Les péripéties de ces périodes sont largement exposées dans Orthodoxie et Occident de Maxime Kovalevsky.

Quelques dates essentielles de la vie de l'ECOF servent de point de repère:

Jusqu'en 1953 dans l'obédience du patriarcat de Moscou, avec entre autre la très difficile période de la création de l'exarchat russe rattachée avec le Métropolite Euloge au Patriarcat de Constantinople

En 1953/1959 des contacts approfondis avec le patriarcat de Constantinople dans un contexte de relations tendues avec l'ITO St Serge. La liturgie est au chœur des débats. C'est le vide canonique jusqu'en 1959.

De 1959 à 1966 au sein de l'Eglise Russe Hors Frontières et la protection bienveillante de St Jean de San Francisco (Jean Maximovitch) avec ordination épiscopale de Mgr Jean Kovalevsky et naissance au ciel de St Jean de San Francisco

De 1966 à 1970, vide canonique

De 1970 à 1993 au sein du patriarcat de Roumanie,

Depuis 1993 vide canonique.

Père Eugraph, futur évêque Jean, avait coutume de dire, il faut semer, semer sans cesse et partout ; sur la table sous la table ; ensuite l'Esprit Saint est à l'œuvre. C'est cette tâche missionnaire qui a nourri toute sa vie. Les conflits en particulier au sein de l'Eglise Orthodoxe l'ont épuisé. Il mourra en 1970 d'épuisement et de souffrance de malentendus accumulés avec ses frères russes.

III Et Aujourd'hui

Quelle est la situation actuelle ? Je ne me permets pas de parler de la situation de l'ECOF aujourd'hui, je n'en suis plus membre depuis 13 ans et je n'en ai que des échos indirects. Mais ce dont je peux témoigner c'est de ceci : Nombreux sont ceux qui ont découvert l'orthodoxie par l'ECOF et pourquoi ? Parce que la soif d'une vie spirituelle chrétienne juste est une soif très largement répandue, et que l'expérience liturgique vécue à l'ECOF répond à cette soif. Ceux qui ont vécu cette expérience, dont nous avons dit plus haut qu'elle est indélébile, d'autant qu'elle nous renvoie à des racines archaïques très profondes, ceux là, donc sont aujourd'hui en grande part dispersés. L'Eglise Orthodoxe porte fondamentalement en elle, de par sa vitalité, sa justesse théologique et en particulier son anthropologie, de par sa puissance liturgique qui est lieu de vie, d'enseignement, de nourriture supra-essentielle, l'Eglise Orthodoxe porte en elle-même la réponse à cette soif par sa capacité à se situer au plus près des situations de vie, dans chaque recoin de nos maladies humaines. Telle était la vocation des membres de l'ECOF, dans une présence pastorale « hic et nunc ». C'est ce qui a donné ce prodigieux essor de l'ECOF.

Pour bien me faire comprendre, je vous propose une image qui nous sort de notre contexte traditionnel ecclésial et que je choisis dans le monde de l'énergie électrique, secteur que je connais un peu et qui, sans que nous entrions dans la technique, va me permettre d'être plus clair:

Nul n'ignore que nous vivons en France une mutation importante dans la politique de production de l'énergie électrique, poussés que nous sommes par les mouvements écologiques qui vont nous faire passer d'une production d'énergie majoritairement nucléaire (avec de grosses capacités de production, fortement centralisées) vers les énergies renouvelables (avec des sources de faible capacité de production, par définition dispersées). Cette révolution culturelle est très difficile à vivre pour l'entreprise EDF qui regarde avec circonspection des pays tels que le Danemark, beaucoup plus avancés que la France dans le domaine des énergies renouvelables. Et ce qui est intéressant et nous rapproche de notre sujet, c'est que, pour pouvoir produire de l'énergie avec des sources dispersées et de faible capacité de production, il faut des réseaux de communication particulièrement performants.

Nous sommes bien revenus dans notre sujet ; dépensons-nous nos énergies vers des entités ecclésiales centralisées et impressionnantes par le gigantisme et le spectaculaire ? Ou bien cultivons-nous les nouvelles communautés orthodoxes qui se situent, elles, au plus proche des besoins, communautés qui sont petites mais qui communiquent entre elles ? Le Christ se rendait dans les lieux où étaient les besoins : les piscines où étaient soignés les infirmes, les escrocs, les prostituées et cela lui a été vivement reproché.

Au sein de l'ECOF, cette priorité de la pastorale, proche des besoins, pour se situer au plus près des problèmes contemporains[7], participe des mêmes choix et cela lui a été aussi vivement reproché.

Tout ceci a été vécu avec la fougue et les passions de la jeunesse ainsi que les débordements qui en découlent.

Les conflits qui sont le résultat du péché de l'homme ont rendu cette œuvre fragile et aujourd'hui porteuse d'un avenir incertain. Et ce, dans une aberration de l'organisation ecclésiale qui est souvent dénoncée à cette tribune. Alors, les fidèles issus de l'ECOF constituent aujourd'hui une « diaspora ». Certains ont vécu le martyr par le monde profane ; pour beaucoup de membres de l'ECOF, le martyr est vécu au sein de l'Eglise.

Des questions essentielles se sont posées, de façon collective et/ou individuelle: ainsi, quel est le sens de la communion ? Telle situation ecclésiologique me coupe de la communion avec mon frère. Quel sens cela a-t-il ? Qu'est-ce que la canonicité ? Quel rapport entre le droit canon et la vie ? Quid de Tradition et tradition ? Quid de « sentiment » religieux et expérience spirituelle ?

Ou encore, est-ce que ces conflits, ces tensions sont pour moi occasion d'expérimenter une vraie *métanoïa* ? L'enseignement des Pères prend une intensité toute particulière lorsqu'on est au cœur du conflit.

[7] O et O p166

En fonction des affinités, en fonction du chemin spirituel de chacun, les routes ont divergé, mais, et cela en étonnera plus d'un, lorsque des occasions de rencontres inter-éparchiques se produisent, les communautés « gauloises » qui ont été enseignées par Maxime Kovalevsky, Mgr Jean de St Denis et leurs disciples (que ce soit au sein de l'Institut de théologie St Denis ou dans les innombrables conférences et articles qu'ils ont produits), ces communautés se retrouvent dans une ferveur encore augmentée. Ainsi en était-il au congrès d'Amiens ou de Strasbourg, ou dans des associations telles que l'association St Silouane, les fêtes de monastère, ou des colloques organisés ici même…

J'en veux encore pour preuve un récent colloque organisé par une paroisse roumaine, à majorité francophone, colloque sur l'œuvre de Maxime Kovalevsky. Cette réunion qui a réuni une assemblée nombreuse était de très haute tenue (même si on ne peut que regretter une intervention inadéquate et déplacée, un débordement qui témoigne de ce que les passions ne sont pas encore refroidies); cette assemblée réunissait des anciens, bien sûr, mais aussi des jeunes qui ont soif d'une nourriture spirituelle, qui parlent aujourd'hui dans notre langue et qui sont confrontés aux enjeux sociétaux que nous traversons. Le père Michel Fortunato qui participait en qualité d'intervenant à ce colloque (se considérant lui-même comme élève de Maxime) témoignait de la puissance du réseau familial qui s'était, quelques instants, reconstitué.

Nous faisons le constat que nous orthodoxes avons une responsabilité particulière devant les problèmes de société que nous traversons et que, comme l'a dit récemment Père Placide devant des jeunes qu'il accueillait cet été dans son monastère: « c'est le moment de vous réveiller et passer au combat devant une société qui n'a plus de boussole ». Il a provoqué un vrai déclic auprès des jeunes qui l'écoutaient.

Pour les anciens membres de l'ECOF, les conflits interéparchiques nous attristent profondément ; nous sommes témoins impuissants des aspirations de pouvoir des Eglises mères. Nous prions à chaque liturgie pour nos hiérarques dont la tâche est complexe et les tentations sont immenses. Nous avons la chance dans notre théologie orthodoxe d'avoir les fondements dogmatiques et ecclésiologiques qui devraient nous éviter de tomber dans les pièges de la centralisation avec les enjeux de pouvoir qui y ont attachés. Veillons à cultiver les opportunités de communication entre nous comme si nous étions des micro-centrales électriques au plus proche de nos fidèles et de leurs souffrances, sachant que nous sommes tous connectés à un même réseau qui pulse à 50 Hz et qui est le Christ lui-même.

Comme aime à le rappeler encore et encore notre évêque, Mgr Luka, l'essentiel est de prier et si, en plus, on peut prier ensemble, c'est encore mieux…

Conclusion

Faciliter l'émergence de communautés de prière, de communautés paroissiales au plus près des situations de vie.

Pour oser cette disponibilité, il faut être fortement ancré dans la prière, comme le Christ l'était avec son Père.

Notre évêque Mgr Luka ne manque pas une occasion lorsque je me laisse aller à mettre en avant une caractéristique occidentale en me demandant si elle est bien « orthodoxe » pour me dire et me redire : « arrêtez de faire ce distingo, ou bien l'Orthodoxie est universelle ou bien elle n'est pas orthodoxe… ».

La plupart des occidentaux qui ont confessé la foi orthodoxe, en particulier au sein de l'ECOF, sont habités par cette conviction que ce qui est essentiel est de devenir chrétien et que la voie royale pour y atteindre c'est la voie de l'orthodoxie. Mais cela n'a rien à voir avec un conflit de religion/confession, de défense de territoire, ou d'augmentation du périmètre d'une éparchie. L'Eglise orthodoxe déclare qu'elle n'est pas prosélyte et c'est bien. Prions pour qu'elle mette en pratique ce quelle enseigne.

Aujourd'hui, les défis auxquels notre société est confrontée sont considérables ; notre attitude doit être celle de combattants et la question posée des « nouvelles formes» de communautés que cette université de rentrée pose est essentielle. Dans une attitude pastorale, nous avons à faire l'inventaire de ces sujets et ne pas avoir peur de les aborder dans nos communautés ecclésiales. Ce qui implique que nous avons à travailler des domaines qui ne nous sont pas familiers en les abordant à la lumière de l'évangile.

Ainsi et sans être limitatif :

- Devant les avancées de la théorie du genre et l'implication dans l'enseignement scolaire de nos enfants, un travail approfondi sur l'anthropologie qui s'appuie sur l'enseignement des Pères en revisitant celui-ci à la lumière des sciences humaines contemporaines.
- Notre présence dans les lieux de détention et notre participation à une réflexion sur l'exercice sur la justice, sachant que nous orthodoxes avons aussi une grande richesse à partager.
- Avons-nous une vraie réflexion dans une société où les entreprises broient leurs employés…
- A un moment où s'ouvre la communauté juive aux chrétiens, nous avons en tant que orthodoxes un message particulier à exprimer,
- …

Je voudrais donner un exemple de cet état d'esprit où la pastorale est au centre et dont je me sens l'héritier : Mon évêque m'a demandé d'exercer un ministère en aumônerie de prison. Je ne connaissais rien au monde de la justice en général et au monde carcéral en particulier. Mais j'ai répondu à cette demande. Certains membres de l'Eglise m'ont alors demandé : « Y a-t-il de nombreux orthodoxes dans nos prisons ? » et je leur ai témoigné de ceci : quand je rencontre les détenus, ils ne me demandent pas à quelle confession chrétienne j'appartiens ; ils s'interrogent sur le sens de leur vie avec tout ce qui y est attaché, ce qu'ils ont vécu, leur responsabilité dans certains délits, et de quoi sera fait demain. Leur dire que Dieu pardonne la faute reconnue est pour beaucoup une surprise, un émerveillement et le début d'un

questionnement qui leur vient du plus profond de leur être. Ils me connaissent en tant que je suis chrétien (la soutane que je porte me sert de carte de visite quand je traverse la cour de la prison) et il se trouve que je suis orthodoxe ; cet aspect vient très loin derrière. C'est le message évangélique qui prime et la démarche pastorale qui y est associée. L'administration pénitentiaire ne se trompe d'ailleurs pas. Nous avons des besoins, disent-ils ; venez le plus possible…

Pour conclure, je voudrais témoigner de ce que notre vie paroissiale (petite paroisse francophone au sein du diocèse serbe, dont la majorité des membres est issue de l'ECOF) est intense et nous constatons avec joie le progrès dans les relations avec les diverses communautés voisines où les antagonismes culturels s'estompent, où la curiosité bienveillante des jeunes, aussi bien chez les clercs que chez les laïcs, constitue un moteur dans le développement des relations, signe d'un désir de communication dans la Vérité.

Prions St Jean de San Francisco, patron de notre paroisse et pasteur infatigable comme nous le chantons dans son tropaire :

« Comme un soleil de spirituel dans le ciel du firmament,

Tu as éclairé le monde entier et tu as illuminés les âmes des hommes

A l'Orient et à l'Occident ton nom est glorifié,

Car tu brilles de la grâce du Soleil de Justice,

O Jean notre pasteur bien aimé,

Aussi ne cesse pas de supplier le Christ Notre Dieu,

Afin qu'Il est pitié de nos âmes »

Père Marc Génin

Paroisse francophone St Jean de San Francisco

Aumônier de prison

Diocèse Orthodoxe Serbe d'Europe Occidentale